ANN HINI OA ET DA WELET

HE VESTREZ D'ANN IFERN.

Sklezrijenn euz ann ef breman a c'houlennan,
Euz ar Werc'hez-Vari, wit gallout esplikan -
Un exempl pitoïabl e-touez ann dut iaouank,
Da gement 'zo er bed ur mezelour patant.

Em darempredi rent en ho bugaleaj,
Dre ma teuent en oad, a rent c'hoas davantaj,
Em darempredi rent koulz en noz hag en de,
Hep diskouez nep doujanz euz a c'halloud Doue.
Met un dra gri deuaz ewit ho separi;
Ar plac'h deu da verwell, iaouank ha dizoursi.
Pa well ann den iaouank marw he vestrez fidel,
E em strinkaz 'n ur gouent, e-touez ann dut zantel,
Le'h ma pede Doue, koulz en noz hag en de,
'N esper gwelt he vestrez, 'vel pa oa en buhe.
Un de m'oa ar c'hloarek en pedenn en he gambr,
Ann Diaoul aparisaz en giz d'un den iaouank.
— Pegement, eme-z-han, a roï-te d'in-me
Wit gwelet da vestrez, 'vel pa oa en buhe? —
— Me a zo ur paour keiz n'am euz ket a voïenn,
N' 'm euz met ur blatinenn c'houezet en aour-melenn;
Nep raï d'in hi gwelet, hep kavet nep ofanz,
hen do ma flatinenn, o ia en asuranz. —
Tapout 'ra krog en-han evel en ur bugel,
Nijell a ra gant-han dreist ann tier uhel.
Arruout a rejont 'n un ale vraz meurbed,
Er penn-all ann-ez-hi un or vraz houarnet.
P'arruaz 'tal ann or, d'ez-han eo digorret,
Dre m'oa euz ann ifern un diaoul inkarnet:
Mont a eure gant-han en ur gambr a goste,
Lec'h m' welaz he vestrez, vel pa oa en buhe;
Laket oe ar c'hloarek a goste en ur gambr,
Lec'h ma wel he vestrez en ur gador ardant.
— Laret d'in, ma mestrez, ha c'hui 'c'h euz aze poan,
Seblantout a ra d'in ez oc'h en kreiz ann tan? —

CELUI QUI ALLA VOIR SA MAITRESSE

EN ENFER.

J'implore la lumière du ciel
Et l'assistance de la Sainte-Vierge, pour pouvoir exposer
Un fait digne de pitié, parmi les jeunes gens,
Un exemple patent pour tous ceux qui sont dans ce monde.

Ils se fréquentaient dès leur enfance,
Et à mesure qu'ils avançaient en âge, ils le faisaient encore da-
Ils se fréquentaient la nuit comme le jour, [vantage.
Sans montrer aucune crainte de la puissance de Dieu.

Mais une chose cruelle vint les séparer,
La fille vient à mourir, jeune et sans souci.

Quand le jeune homme vit son amie morte,
Il se jeta dans un couvent, parmi les hommes saints ;

Et là il priait Dieu nuit et jour,
Dans l'espoir de revoir son amie, comme quand elle était en vie.

Un jour que le kloarek était en prière, dans sa chambre,
Le Démon lui apparut, sous la forme d'un jeune homme.

— Combien, lui dit-il, me donnerais-tu
Pour voir ton amie, comme quand elle était en vie ? —

— Je ne suis qu'un pauvre homme et je n'ai pas de biens ;
Je n'ai qu'une patène *soufflée* en or jaune ;

Celui qui me fera voir mon amie, sans qu'il m'arrive de mal,
Aura ma patène, ô oui, en assurance. —

Il le prend, comme un enfant,
Et s'envole avec lui par-dessus les hautes maisons.

Ils arrivèrent dans une avenue très-grande,
Avec une grande porte garnie de fer, à l'extrémité.

Quand il arriva près de la porte, elle lui fut ouverte,
Parce qu'il était un diable incarné de l'enfer ;

Il le conduisit dans une chambre, à l'écart,
Où il vit son amie, comme quand elle était en vie ;

Le kloarek fut mis dans une chambre, à l'écart,
Où il voit son amie sur un siége de feu !

— Dites-moi, mon amie, souffrez-vous dans ce lieu,
Car il me semble vous voir au milieu du feu ? —

— Oh! ia sur, eme-z-hi, mad hallet kredi-ze,
Me n'am euz tam repoz nag en noz nag en de. —

— Petra ann traou c'hudur 'zo ouz ho tiou-skouarn,
Iffom dac'h ho pisaj, ho tried hag ho taouarn? —

— Holl serpanted 'nn ifern am devor de-ha-noz,
N'am euz ket digant-he ur momet a repoz;

Ma zreid ha ma daouarn, ma izili 'samblez,
A zo 'vel un houarn o tont euz ar forniez! —

— Laret d'in, ma mestrez, na ve ket a voïenn
Da dont d'ho delivra a boaniou ann ifern,

Gant iün hag orezon, pedennou mad laret,
Aluzon d'ar baourienn, oferniou selebret? —

— Iünou, orezonou, pedennou mad laret,
Na reont met kreski poan un ine daonet. —

— Adieu ta, ma mestrez, pa 'z eo red partia,
C'hoant 'm euz d'ho ambrasi wit ar wes diweza? —

— Salv-ho-kraz, servijer, wit-ze na refet ket,
Rag gant tan ann ifern c'hui a ve sur dewet. —

— Adieu ta, ma mestrez, pa eo red partia,
Me 'reï h' gourc'hemenou d'ho c'hoarik bihanna. —

— Oh ia, ma servijer, oh! ia, na vanket ket,
Grit ma gourc'hemenou, ha deuz ma feurz laret,

Na vo ket familier re gant ar galanted,
Gant aoun, siouas Maria, na ve iwe daonet! —

Kanet gant MARI-JOB KADO, paourez koz.

Kerarborn, 1844.

— Oh ! oui, certes, dit-elle, vous pouvez bien le croire,
Je n'ai pas un seul instant de repos, ni la nuit, ni le jour. —

— Qu'est-ce que ces choses repoussantes qui sont à vos oreilles,
Et qui souillent votre visage et vos pieds et vos mains ? —

— Tous les serpents de l'enfer me dévorent, jour et nuit,
Sans me laisser un seul moment de repos ;

Mes pieds, mes mains, tous mes membres
Sont comme le fer qui sort de la fournaise ! —

— Dites-moi, mon amie, n'y aurait-il pas moyen
De vous racheter des supplices de l'enfer,

Par des jeûnes, des oraisons, de bonnes prières,
L'aumône aux pauvres, et la sainte messe ? —

— Les jeûnes, les oraisons, les bonnes prières
Ne font qu'accroître les peines d'une âme damnée. —

— Adieu donc, mon amie, puisqu'il faut partir,
Je voudrais bien vous embrasser une dernière fois ? —

— Sauf votre grâce, mon serviteur, vous ne ferez point cela,
Car vous seriez brûlé par le feu de l'enfer. —

— Adieu donc, mon amie, puisqu'il faut partir ;
Je donnerai de vos nouvelles à votre jeune sœur. —

— Oh ! oui, mon serviteur, oh ! oui, n'y manquez pas,
Donnez-lui de mes nouvelles, et lui dites de ma part

De n'être pas trop familière avec les galants,
De crainte, hélas ! Marie, d'être aussi damnée ! —

Chanté par Marie-Job KADO, vieille mendiante

Keramborgne, 1844.

NOTE.

J'ai plusieurs versions de cette ballade, mais elles concordent toutes, ou les différences sont si légères, que je crois inutile de donner des variantes. — Rapprocher du sombre gwerz de *Katell gollet* (Catherine la damnée) qui a été imprimé à Morlaix, chez Lédan.

M. le comte de Puymaigre dans son intéressant recueil de *Chants populaires du pays Messin*, a donné, sous le titre de *la Damnée*, un chant français qui ressemble d'une manière frappante à notre gwerz breton. Voici ce chant :

C'est d'une fille et d'un garçon,
D'un garçon qui l'a bien aimée.
Mais bientôt sur le vert gazon
La belle fille est enterrée.

Le garçon fit une prière
A la bonne vierge Marie,
Pour qu'elle lui fasse voir encore
La belle qu'il a tant chérie.

Il n'a pas fini sa prière,
Et voilà la belle arrivée.
— Oh ! la belle, la belle, où avez-vous été,
Que vos fraîches couleurs ont si fort changé ? —

— Ce sont les diables et les enfers
Qui ont ainsi rongé mes membres,
Et cela pour un maudit péché
Que nous avons commis ensemble. —

— Oh ! dites-moi, dites, ma mie,
Ne peut-on pas vous soulager,
Avec quelques messes à dire,
Ou quelques vigiles à chanter ? —

— Oh ! non, mon bel ami, oh ! non,
Oh ! non, ne m'en faites point dire,
Tant plus prieras ton Dieu pour moi,
Et tant plus souffrirai martyre.

— Oh ! adieu donc, adieu, ma mie,
Puisqu'il faut ainsi vous quitter.
A votre sœur Marguerite,
N'avez-vous rien à envoyer ? —

— Tu diras à ma sœur Marguerite
Qu'elle ne fasse pas comme moi.
Que jamais elle ne se promène,
Sur le soir, dans les grands bois. —

Voir encore dans le livre de M. de Beaurepaire, *Etude sur la poésie populaire en Normandie*, deux chants normands qui ont quelque analogie avec le nôtre.